

sa lettre à Carcalechi : « Oh temps ! Oh jours ! Oh, jeunesse heureuse d'alors ! » s'écriait-il, ajoutant ensuite comme c'était son habitude quelques vers : « Tout passe, tout s'en va, tout s'efface dans un instant »

Si leurs soeurs, mariées à Negotin et à Vidin, sont demeurées au Sud du Danube, Peşacov par contre s'établit avec ses frères en Olténie, à Craiova d'abord. Hristaké est le seul à s'attarder encore quelque temps à Vidin. À cette époque, Peşacov se laisse prendre de plus en plus par la littérature, abandonnant à son frère Nicolas les soucis de la vigne. C'est l'époque où il traduit des poésies érotiques, du grec en roumain, où il prend connaissance de la poésie roumaine de Momuleanu et des poètes Văcărescu notamment, qui l'ont influencé et qu'il a imités. En 1816, il traduit l'histoire du philosophe Sindipe et une pièce de Kotzebue¹. Son seul ennui était le procès des héritiers Avram, l'ex-associé de son père, procès qui ne s'est achevé que vers 1825 et pour lequel Peşacov a dépensé, à ce qu'il semble, autant qu'il a gagné. Seuls les dons et les pots-de-vin s'élevaient à des sommes énormes, sans compter le nombre infini de voyages entre Craiova et Vidin ou Bucarest. Dénombrons, par pure curiosité, quelques uns de ces « dons » : une tabatière « à musique » pour le pachà Gavanozoglou, une montre pour le seigneur Théodoraki Kiurci, deux cents cinquante thalers à l'évêque pour l'anathème, mille thalers au surintendant de Vidin (le « nazyr »), 250 thalers à Aagy aga, 500 cents au « kapu-kehaşy » l'agent diplomatique Andonaki, une montre à Cigiun Meriş, etc. De même, Peşacov note ses dépenses avec les voyages à Vidin : « Le prix de la traversée du Danube chaque jour, soit au caïque, soit avec d'autres embarcations, payant souventes fois jusqu'à trois lei² pour une traversée, quand il fallait se dépêcher d'atteindre l'agent diplomatique, à travers des orages et des vagues terribles, au grand péril de la vie... »³

Les ennuis du procès diminuèrent sensiblement en 1816—1818, période pendant laquelle Peşacov résidait à Vidin en tant que secrétaire de Rustem pachà, « muhafiz », c'est-à-dire commandant de la forterresse. Sa situation matérielle s'était améliorée et, de son propre aveu, il prêtait de l'argent prélevant le taux légal. Après cette date, il se trouvait soit à Craiova, soit à Vidin. A cette époque, où Carcalechi de son côté se trouvait de passage à Craiova, Peşacov comptait parmi les intellectuels de cette ville, avec ses amis Stanciu Căpăţineanu et Grigore Pleşoianu, professeurs à l'école du couvent Obedeau. Nous avons un témoignage sur une partie de plaisir à laquelle ils ont tous participé « aux sons des guitares, des flûtes et des violons »⁴. Dès 1816, ses vers gréco-roumains étaient connus à Craiova, où Paris Momuleanu les a entendus, sans goûter, toutefois, ce genre de poésie. C'est aussi l'époque où il fait la connaissance d'Eufrosin Poteca, auquel il dédie quelques vers⁵.

¹ Al. Ciorănescu, *op. cit.*, p. 375.

² La somme de trois lei était vraiment d'importance. La nourriture abondante d'un homme pour toute une journée ne réclamait pas plus d'un lei.

³ V. : « Socoteala mea... », *l. cit.*

⁴ Al. Ciorănescu, *op. cit.*, p. 370.

⁵ *Ibidem*, p. 372 sq.